

LA CHANSON: IMAGE DE LA SOCIÉTÉ ISRAÉLIENNE

(Publié dans **Regards sur Israël**, Octobre 1977: 8-9)

Chaque peuple conserve et transmet son répertoire de chansons populaires comme un trésor national vivant, comme une carte de visite ou une marque d'identité. Les facteurs qui ont préservé plus que d'autres l'identité culturelle du peuple d'Israël pendant ses deux mille ans d'exil sont la langue hébraïque, les Saintes Écritures et la prière synagogale. En revanche, la chanson populaire différait d'une communauté juive à l'autre, car la vie quotidienne et les langues véhiculaires n'étaient pas les mêmes dans les différentes communautés.

L'histoire de la chanson israélienne commence donc il y a à peine cent ans avec la colonisation de la terre d'Israël hors des quatre Villes Saintes (Jérusalem, Hébron, Safed et Tibériade), avec l'immigration des pionniers et la fondation de colonies agricoles et puis de kibboutzim et de mochavim. Les pionniers rejetaient le mode de vie très orthodoxe de leurs parents dans la Diaspora et, une fois en Israël, ils essayèrent de créer une forme nouvelle de société et de culture.

Que chantaient-ils? Au début, ce qu'ils connaissaient: des chansons populaires de leur pays d'origine, à savoir soit des chansons russes, polonaises, roumaines etc., soit des chansons juives de leurs communautés; d'abord dans les langues de leurs pays natals, y compris le yiddish, puis en hébreu. Il faut souligner le rôle primordial de l'hébreu dans la conception du monde de ces pionniers: alors même qu'on débattait encore quelle langue serait parlée dans le pays d'Israël, les pionniers étaient fidèles à l'hébreu. D'où leurs efforts pour traduire ou pour adapter des paroles hébraïques aux chansons étrangères qu'ils avaient apportées avec eux. La première époque de la chanson israélienne, jusqu'aux années vingt du vingtième siècle, est marquée par ces traductions et adaptations. Les paroles hébraïques traitaient, dans la plupart des cas, de la vie nouvelle en Israël, du rude labeur des pionniers, de la nostalgie de Sion.

Une autre catégorie de mélodies, étrangère aux pionniers mais non pas au pays, se composait de chansons locales – arabes et bédouines. Les nouveaux-venus les aimaient malgré ou à cause de leur étrangeté exotique, et ils y adaptèrent des paroles des poètes contemporains, y compris de Bialik, créant ainsi, par une synthèse d'Orient et de l'Occident, des chansons véritablement israéliennes.

LA NOSTALGIE DU SION

Une dernière catégorie dont l'importance allait croissante comportait des chansons des communautés juives orientales, vivant le long du bassin méditerranéen et ayant comme langue véhiculaire le ladino ainsi que celles du Proche-Orient, soit les divers dialectes arabes. Pour une grande part les chansons de ces communautés étaient à l'origine en hébreu car elles faisaient partie des différents Diwans des communautés. Les Diwans sont des livres non-liturgiques mais imprégnés de nostalgie de Sion et d'ambiance sacrée.

Les mélodies et les textes sont mobiles en Orient: une seule mélodie peut servir à plusieurs poèmes, à condition que ceux-ci soient composés sur le même mètre; et, d'autre part, la mélodie peut changer de strophe en strophe ou à peu près. Cette flexibilité a permis aussi aux gens étrangers à la communauté d'emprunter de belles mélodies en y adaptant de nouvelles paroles. Ainsi tous les Israéliens chantent des mélodies des Juifs du Yémen, d'Irak et du Maroc, soit dans le texte original soit dans un texte adapté.

Jusque dans les années vingt du vingtième siècle, l'innovation ne porte que sur les paroles. Ensuite commence l'activité créatrice de plusieurs compositeurs mélodistes, qui nous fera entrer dans l'âge d'or de la chanson israélienne. C'est une époque de développement très rapide du pays correspondant à une immigration beaucoup plus massive qu'auparavant. Après la conquête du pays par les Anglais et la déclaration Balfour viennent les Aliyoth (immigrations en masse) – la troisième en 1921, la quatrième en 1925 et la cinquième en 1933.

La population juive en Israël s'organise et la culture et l'art prennent leur juste essor. À cette époque tout est dicté par les besoins urgents que crée la nouvelle situation du pays. La fondation d'un réseau d'écoles avec, dès le début, une éducation musicale, entraîne le besoin de chansons pour les enfants. En relevant le défi, les compositeurs créeront des chansons destinées aux jeux de l'école maternelle et élémentaire.

À l'école mais aussi dans la société adulte – dans les kibboutzim en particulier – s'amorce la tentative de rétablir les fêtes de la nature afin de rendre aux fêtes religieuses leur signification originale: l'Omer (gerbe de l'offrande) à la veille des Pâques, la fête des Prémices de la Pentecôte, la fête de la récolte pendant les Tabernacles (Souccoth), la fête consacrée au Nouvel An des arbres, le 15 du mois Chevât.

Toutes ces fêtes s'accompagnent de dizaines de chansons nouvelles dont le texte est emprunté à des versets bibliques ou écrits par les poètes contemporains. C'est une époque de création fervente durant laquelle les créateurs de mélodies sont conscients de leur contribution au renouvellement d'une culture nationale ainsi que de l'importance que leur travail promet pour l'avenir.

Le "père" de cette vague de compositeurs est Joël Engel (1868-1927). Arrivé dans le pays en 1924, Engel était connu comme le vétéran de la chanson juive. En effet, il était un des fondateurs en sa Russie natale la Société de Musique Populaire Juive en 1908.

Pendant le peu d'années qui lui restent à vivre à Tel-Aviv, Engel compose plusieurs chansons devenues classiques auprès du grand public. La jeune génération de compositeurs qui prendra sa relève compte un bon nombre de compositeurs de talent: Yedidiah Admon, Mathatyahou Shelem, David Zehavi, Mordechai Zeira, Immanuel Amiran et Sarah Lévy-Tanai.

Si chaque peuple connaît un sommet de la création de son folklore (l'Angleterre au XVIème siècle, l'Allemagne au XVIIIème), la nôtre est centrée sur la période 1920-1950 qui s'avère être la plus féconde.

Une nouvelle tradition s'était établie voulant que la chanson accompagne chaque événement d'envergure nationale et sociale, bien avant l'avènement de l'État: on compose sur les thèmes d'actualité, l'Aliyah, c'est-à-dire l'immigration au pays, surtout sur celle illégale sous le Mandat britannique quand la police réprimait et punissait avec brutalité ce genre d'immigration; sur l'établissement de nouvelles colonies et kibboutzim; sur la Haganah, l'auto-défense juive contre les attaques arabes; sur le Holocauste de la Diaspora juive en Europe pendant la période d'extermination de la population juive sous le régime nazi; enfin, on compose des mélodies sur le phénomène de croissance d'une jeunesse hébraïque (les tsabarim ou les sabras) attachés au sol et on chante la vitalité extraordinaire de ce jeune pays qu'aucune difficulté ne réussit à abattre.

La question se pose fréquemment si un folklore national peut être créé de nos jours. Si l'on tient compte de la floraison exceptionnelle de la musique qui a lieu en Israël sous nos yeux, la réponse est affirmative. L'épanouissement de la musique repose sur une ancienne tradition grâce aux sources profondes et variées ainsi qu'aux circonstances historiques particulièrement favorables.

Les créateurs de la chanson moderne israélienne, tant les poètes que les mélodistes (quelques-uns comme Sarah Lévy-Tanaï, Matatiahou Shelem et, plus récemment Noémi Shemer étant les deux à la fois), ont exprimé avec vigueur et talent les aspirations collectives du peuple dans sa patrie retrouvée. Ils ont penché leur oreille aux pulsations de la société israélienne et ont puisé leur inspiration dans les racines authentiques de la culture hébraïque.

Ce sera du domaine de la recherche que d'expliquer comment des compositeurs nés en Europe aient tellement bien réussi à saisir les éléments essentiels de la musique orientale. Car les mélodies qu'ils ont créées représentent en effet cette synthèse unique de l'Orient et de l'Occident qui reflète en terre juive les racines du peuple et son ancienneté sur la terre d'Abraham.

À l'heure actuelle, de nouvelles chansons sont créées quoique avec moins de vigueur que jadis. L'âge d'or de la chanson semble avoir tourné au classique. Chaque génération choisit dans ce trésor de milliers de chansons appartenant à l'âge d'or de la musique de folklore les quelques dizaines qui lui plaisent afin d'arriver, au bout d'un certain temps, au répertoire fixe de notre tradition israélienne.

Cependant la création musicale bat son train. Les répertoires riches en mélodies des communautés juives orientales sont à notre disposition et nous y découvrons de plus en plus des sources d'inspiration. Le gros de notre trésor national latent est loin d'être épuisé car l'avenir de notre chanson est bien ancré dans le passé.